

LE GRAND TROUPEAU

L'AUTEUR :

1. Jean Giono, 1895- 1970

Issu d'une famille modeste, Jean Giono naît en 1895 à Manosque, où il passera également la plus grande partie de sa vie. Après une enfance heureuse, tout imprégnée des paysages de la Haute-Provence et de *l'idéalisme généreux d'un père anarchiste et libertaire*, le jeune Giono n'a que 16 ans lorsqu'il interrompt ses études et commence à travailler afin de subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Employé comme coursier, puis entré au Comptoir National d'Escompte de Manosque, il consacre une partie de ses modestes revenus à l'**achat de livres bon marché** de la collection des classiques Garnier et découvre ainsi les Tragiques grecs, puis Stendhal, Dostoïevski, ou encore Shakespeare qui viennent s'ajouter à la Bible lue dans son enfance.

Lorsque la guerre éclate, en 1914, Giono est mobilisé ; même s'il revient indemne à Manosque où il retrouve son emploi à la banque et se met à écrire inlassablement, le choc causé par l'horreur de la guerre et l'expérience des combats qu'il évoquera dans Le Grand troupeau (1931), le marque profondément et le conduit sur la voie d'un pacifisme radical.

En 1924, Giono publie ses premiers textes avec l'aide d'un petit cercle d'amis (dont les poèmes en prose Accompagnés de la flûte en 1924) et rédige trois ans plus tard Naissance de l'Odysée. **Cependant, ce n'est qu'en 1928 avec la publication de Colline dans la revue Commerce que ses qualités de narrateur lui valent un succès immédiat.** Ce roman, dans lequel est dépeint de manière poétique et lyrique un univers peuplé de gens simples guidés par leurs instincts et en prise avec les forces de la nature, est le premier de la **trilogie de Pan** que complètent Un de Baumugnes et Regain -parus respectivement en 1929 et en 1930.

D'autres suivent, tels que Jean le Bleu (1932) et Le Serpent d'étoiles (1933), toujours inspirés de cette vision cosmique de l'homme intimement lié à une nature tour à tour sensuelle ou hostile ; d'aucuns ont pu alors reprocher à Giono un certain excès dans le lyrisme ainsi qu'une tendance moraliste, particulièrement visibles à travers Le Chant du monde et Que ma joie demeure (1934 et 1935), dont les personnages semblent porteurs d'un « message ». Leur auteur, qui a quitté depuis quelques années son poste à la banque, prend d'ailleurs l'habitude de retrouver *ses amis dans la ferme abandonnée du Contadour, sorte de phalanstère où l'on exalte les Vraies Richesses qui résident dans une existence vécue à l'écart de la civilisation moderne et en accord avec la nature ; les « contadouriens » en outre animés d'une même volonté antifasciste ainsi qu'un idéal pacifiste fondé sur une glorification du vivant.*

Sans doute en raison de son antimilitarisme déclaré, Giono est emprisonné à Marseille suite à la mobilisation de 1939 ; libéré à la mi-novembre grâce à l'intervention d'André Gide, il sera de nouveau incarcéré en 1945, après le débarquement, cette fois-ci comme « vichyssois » : on lui reproche sa collaboration à *La Gerbe* et une certaine proximité d'idée avec le régime de Vichy (retour à la terre, valorisation de la vie provinciale...). Giono sort de prison désabusé et se replie dans sa maison du *Parais* pour se consacrer à la rédaction d'une nouvelle série de romans, notamment le *cycle du hussard* autour du personnage d'Angelo, Un roi sans divertissement, ou encore les Ames fortes et Le Moulin de Pologne. Le style plus dépouillé et naturel de ces récits d'après-guerre, qui n'a toutefois rien perdu de sa puissance romanesque, a pu laisser penser à une « nouvelle manière » de l'écrivain ; la réflexion lyrique sur la joie, la foi dans la vie qui prévalait dans ses premiers romans se double en effet d'une méditation amère et tragique sur la destinée humaine.

A travers les Chroniques et divers essais pacifistes porteurs, cette fois-ci, d'un « message » assumé, Giono révèle également ses qualités d'observateur lucide et sans complaisance de son temps, qu'il cultive tout en continuant à écrire des romans et des textes de fiction pure, tels que L'Homme qui plantait des arbres, l'Iris de Suse (1970) ou Les Récits de la demi-brigade qui seront publiés en 1972, à titre posthume.

2. Refus d'obéissance, 1937

Ce corpus de textes pacifistes regroupe un essai, intitulé *Je ne peux pas oublier* (publié d'abord dans *Europe* en 1934, et sans doute retravaillé) ainsi que quatre chapitres inédits du Grand Troupeau (*Montée à Verdun, Veille d'attaque devant Saint-Quentin, Quiconque donc me trouvera me tuera ! et Bataille du Kemmel*).

Tous ces textes traitent de la guerre et ont été regroupés pour être publiés chez Gallimard en 1937, Giono ayant souhaité diffuser à plus grande échelle ses écrits engagés. Leur unité nous est indiquée par le titre : il s'agit là de l'œuvre d'un objecteur de conscience, qui proclame pour la première fois ses idées pacifistes avec vigueur.

« **Je ne peux pas oublier la guerre** » : ainsi débute l'article liminaire de Refus d'obéissance, dans lequel Giono parle en son nom propre et sur un ton d'assertion, ce qui est assez rare. Nous sommes en présence d'un véritable manifeste, comprenant quelques passages à **composante romanesque** : en effet, Giono n'est pas philosophe et alimente toujours sa réflexion avec de l'imagination.

Il se fonde ici sur l'expérience vécue vingt ans auparavant en tant que « soldat de deuxième classe dans l'infanterie pendant quatre ans » -un des rares à avoir survécu au sein de la 6^{ème} compagnie- pour dénoncer la Guerre, qui ne serait qu'un instrument au service de l'« Etat capitaliste ». Celle à laquelle il a participé, bien sûr, coupable en cela de lâcheté à ses propres yeux (« **Je n'ai pas eu le courage de désertier** »), mais plus généralement toutes les formes de conflits. Son pacifisme a une origine très simple et dans le même temps très profonde : la foi en la vie et en l'homme, le sentiment que toute cause allant à leur encontre est absurde. « **Ce qui me dégoûte dans la guerre, c'est son imbécillité. J'aime la vie. Je n'aime même que la vie** ».

A la fin de l'essai, Giono invoque le souvenir de plusieurs de ses amis disparus au cours du premier conflit mondial. Quand bien même les noms auraient été inventés, il est vrai que Giono a perdu plusieurs camarades de régiment dans les combats :

« **Je te reconnais, Devedeux, qui as été tué à côté de moi [...]. Je te reconnais, Marroi, qui as été tué à côté de moi [...]. Je vous reconnais tous** ».

Les défunts prennent place aux côtés de l'auteur, dont la voix se trouve comme amplifiée. Ce sont ces personnages qui sont mis en scène dans les chapitres du Grand Troupeau qui suivent, parmi d'autres soldats. Nous entrons alors **véritablement dans le genre romanesque**, pour partager un moment la vie de ces hommes qui marchent vers la mort. Plusieurs épisodes guerriers se succèdent, où alternent dialogues et descriptions au rythme des combats. Pas de place pour les envolées lyriques dans ce récit dur et volontairement cru. L'emploi récurrent du pronom « on » pour la narration nous informe de la présence discrète d'un témoin (l'auteur ? Giono a effectivement vécu la *Montée à Verdun* et la *Bataille du Kemmel* - qui raconte les choses comme s'il y était pour clamer avec force sa vérité, à savoir que la guerre est ignoble et inutile.

Les soldats, harassés, désorientés, sont parfois tentés d'échapper à « l'abattoir » qui est au bout de la route. Leur révolte se dirige principalement contre des chefs quelque peu sadiques : « ce qu'il leur faut [...], c'est de nous en faire baver ! » dit Marroi, l'un des protagonistes de la *Montée à Verdun*. **Et en effet, ils « en bavent »** : c'est tout d'abord un

bras arraché (« On voit battre son cœur par le trou »), puis Olivier qui « vomit à pleine bouche une épaisse bave verte où il y a des filets de sang », les tripes qui sortent des ventres béants.

.Ce réalisme cru et violent a visiblement pour but de nous choquer, de susciter une fois pour toutes notre adhésion aux thèses de l'auteur -développées dans *Je ne peux pas oublier*. Les pertes humaines, qui auraient été délibérément gonflées par Giono pour en accentuer l'effet démonstratif (la guerre tue, non seulement des anonymes, mais aussi des individus dont il nous dit avoir « connu l'amitié, le rire et la joie ») se succèdent le long d'une route qui n'en finit pas, comme s'il n'y avait au fond pas d'arrivée, de but. « Où va-t-on ? Je ne sais pas ».

La nature est ici hostile, ou plutôt en correspondance avec le drame humain qui s'y déroule. Le froid, l'humidité, le givre ou encore la boue, image de la guerre qui salit tout, sont omniprésents dans la Montée à Verdun et se mêlent à l'odeur des cadavres. Plus loin, la nature est « toute blessée ; de grands morceaux de terre arrachée pantèlent ; les labours saignent ». Une atmosphère délétère émane de ces chapitres inédits du Grand Troupeau, et lecteur en vient naturellement à partager un sentiment de peur et de dégoût profond de la guerre.

XXXX Dans les années d'avant-guerre de 39, Giono milite activement pour la paix. Sa position est intransigeante: ni guerre, ni fascisme, ni communisme. Il s'engage à refuser d'obéir en cas de conflit, une position personnelle, qu'il n'appelle pas à imiter. Cependant, lorsque l'avis de mobilisation lui parvient, Giono se rend à l'appel. Une famille à faire vivre et une œuvre à poursuivre ont eu plus de poids que sa conscience. Giono est alors arrêté pour cause de pacifisme, et détenu pendant deux mois avant de bénéficier d'un non-lieu.

LE GRAND TROUPEAU

➤ LA CONSTRUCTION DU ROMAN

Le roman se compose de **trois parties**, elles-mêmes divisées en plusieurs chapitres, qui alternent les récits, celui de la vie au front et celui de la vie à l'arrière, durant la Première Guerre mondiale :

- le **récit de la vie au front** se construit autour des personnages de Joseph et d'Olivier, qui se déplacent dans le Nord de la France, et embrasse le quotidien des tranchées, le chaos des batailles, la vie des blessés à l'hôpital, la mort des camarades, la souffrance physique et morale des soldats, etc. ;

- le **récit de la vie à l'arrière** est consacré à Julia et à Madeleine, et s'ancre dans le plateau de Valensole, en Provence. Il évoque le quotidien de la vie à la ferme, le travail aux champs, les réquisitions et les mobilisations, l'angoisse des familles dans l'attente de nouvelles de leurs proches partis se battre, etc.

Ces deux dimensions du récit sont reliées entre elles par *les lettres* (lettre de Joseph aux Chauranes, lettre de Madeleine à Olivier, lettre de Julia à Olivier), par les annonces de décès (celui d'Arthur et la « veillée à corps absent ») et par *les pensées des personnages*.

Ceux qui sont au front pensent à la vie (Joseph promet à Jules mourant de l'emmener dans sa ferme goûter à la confiture de noix), ceux qui sont à l'arrière pensent à la mort et la craignent, par intermittence et avec une certaine culpabilité (« Alors, de ne pas penser toujours à la mort comme nous devrions, nous, nous avons aussi un peu d'excuses, Dieu ! », p. 73). La guerre est ainsi représentée dans sa totalité, dans ses multiples aspects et répercussions : elle est partout, dans les esprits de chacun, et tous en souffrent. Notons enfin que l'alternance des récits entraîne également une alternance de registre et de tonalité, les descriptions du plateau de Valensole étant par exemple empreintes de poésie.

➤ ÉTUDE DES PERSONNAGES

JOSEPH

Joseph est le propriétaire de la ferme des Chauranes. Il est le mari de Julia et le fils de Jérôme. Dans les souvenirs de Julia, Joseph le montagnard est un homme solide et viril, à la peau hâlée. Son corps a la « rousseur des hommes du soleil » (p. 214) et il en

émane une « odeur vivante, comme l'odeur du cheval, l'odeur du travail et de la force » (p. 47). Au présent, Joseph est un soldat alerte et courageux, puis un mutilé de guerre. Amputé du bras droit, il porte la marque de la guerre dans sa chair, il n'est plus un homme entier. Mais l'horreur des combats révèle également son irrésistible humanité et sa profonde compassion envers les hommes qui l'entourent, notamment lorsqu'il accompagne Jules dans son agonie avec « ce qu'il a au plein du cœur » (p. 57), c'est-à-dire des mots de vie et de douceur qui lui font penser à la ferme et à Julia. Comme Olivier, Joseph est un homme que rien ne disposait à la guerre et dont la vie, rythmée par la nature et les travaux de la ferme, était simple et heureuse. L'amputation est aussi symbolique : un morceau de sa vie lui a été irrémédiablement arraché, et plus jamais il ne sèmera ses champs ni n'entourera sa femme de ses bras.

JULIA

Julia est la femme de Joseph. Elle vit aux Chauranes avec Jérôme et Madeleine. Elle a la beauté sensuelle des femmes bien en chair et de santé robuste, et ses cheveux sont « noirs et luisants » (p. 69). L'absence de Joseph lui pèse cruellement car elle est habitée d'un désir qu'elle tente vainement d'éteindre en s'épuisant au travail et en se brûlant sous le soleil de midi. Son corps est incandescent, et elle est décrite par le biais de la métaphore filée du feu et de la chaleur : elle est « une braise » (p. 45), elle a « le sang enflammé » (p. 48), elle est « chaude comme le soleil » (p. 141) ou encore elle est « rouge d'un feu qui est sur ses joues » (p. 146). Elle « perd le sens » (p. 148) sous l'emprise de la sensualité des éléments, et aime s'enivrer des odeurs des chevaux et du foin, au contact du vent et de la nuit. Elle finit par tromper Joseph avec Toine le déserteur, un homme de la nuit, substitut temporaire du mari. La guerre désagrège les valeurs : sa perversité contamine le cœur d'une femme aimante et trop vivante.

OLIVIER

Olivier est le fils du papé et de Delphine. Il habite la ferme des Gardettes, située sur le plateau. C'est un beau jeune homme, aux cheveux noirs et bouclés. Taciturne et réservé, il « ne desserre ses lèvres minces que pour les mots de l'amitié et de l'amour » (p. 79). Il est amoureux de Madeleine, la sœur de Joseph, qui leur a interdit de se voir. Comme Joseph, Olivier est un homme « de la terre » (p. 92), mais la guerre le prive de toute énergie vitale. Lorsqu'il est en permission, Olivier retrouve la vie, affamé : l'amour de Madeleine et les joies de la nature « ruissellent au milieu de sa chair » (p. 172).

Plus jeune que Joseph, il est très perméable aux visions d'horreur qui l'entourent, et il est hanté la nuit par ses camarades morts. Il finit par se révolter, affrontant symboliquement la truie qui dévore le cadavre d'un enfant, se détournant ainsi de ce qui n'est pas sa bataille (« L'autre bataille, elle avait recommencé, là autour. C'était pas la nôtre... », p. 245) pour son combat à lui : prendre soin de son futur enfant, qui incarne l'espérance du monde. Il s'automutile afin d'être démobilisé et de rentrer auprès de Madeleine

MADELEINE

Madeleine est la sœur de Joseph. Tout juste âgée de 18 ans, c'est une « belle fille » (p. 62) aux « cheveux châtain avec, par-dessus, une grande aile de cheveux blonds toute libre » (p. 79) et aux « yeux par où on voit tout dans elle » (p. 79). Madeleine incarne la pureté et la transparence. Elle aime tendrement Olivier et attend fidèlement son retour, oppressée, craignant qu'il ne meure au front. Elle porte son enfant et donne la vie à la fin du roman, malgré la tentative d'avortement, et par-delà tant de morts.

LE VIEUX BURLE

Le vieux Burle n'est pas un personnage récurrent dans le roman. Cependant, il occupe une place importante, dans la mesure où il tient un **discours profondément pacifiste, incarnant ainsi les convictions de l'auteur**. Ancien berger, il a passé sa vie dans la montagne, au contact des bêtes, ce qui lui confère une sagesse supérieure, quasi mystique. Il « a vu la vie bien plus épaisse » (p. 113) que ne l'ont vue les autres et il en connaît le prix. La guerre, dit-il à plusieurs reprises, ne fait que « gâcher la vie » (p. 112). Il estime que la vie est la valeur suprême : rien ne vaut « la vie d'un homme avec ses jours de plaisir, avec tout ce qu'il peut râteler vers lui de bonheur et de tranquillité de ses mains travailleuses » (p. 112). Sa voix se fait accusatrice : il prend à partie chacun des hommes qui l'entourent, lors de la réunion au cercle des travailleurs, déplorant leur confort moral et leur participation tacite au massacre de leurs propres enfants.

LE BERGER THOMAS

La figure du berger Thomas encadre le récit : il apparaît au début, lorsqu'il confie son bélier au papé, et à la fin, lorsqu'il vient le rechercher, participant ainsi d'une **construction cyclique du roman**. C'est un vieil homme à qui incombe la responsabilité d'un troupeau immense, car tous les jeunes bergers sont partis à la guerre. Le cœur gros de la douleur des bêtes, il les mène durement et sans répit, ne laissant apparaître de pitié que lorsqu'il confie son bélier au papé. À la fin du roman, Thomas conduit pour la dernière fois son troupeau dans les montagnes et laisse entendre qu'il ne redescendra plus. **Il arrive juste à la naissance de l'enfant, et l'on peut déceler une forte connotation biblique dans cette scène. Le nouveau-né, symbole de l'espérance, reçoit les « présents du berger », comme Jésus reçut les siens, d'autant que la dernière phrase du roman est la suivante : « L'étoile du berger monte dans la nuit. » (p. 252, comme celle qui guida les Rois mages)** Cependant, il s'agit de présents très spécifiques, tels que « le vert de l'herbe », « les bruits du monde » ou encore l'amour des étoiles et « la facilité de porter souvent le sac des autres » (p. 251-252).

➤ RÉSUMÉ :

DU VILLAGE AU FRONT

L'action se déroule durant la Première Guerre mondiale. Un troupeau de moutons harassés et sanguinolents, encadré par deux bergers, descend de la montagne, tout le jour, sous le regard des habitants. L'absence des hommes, partis au front, pèse dans les foyers et les fermes, où vieillards, femmes et enfants vivent désormais seuls. Un soir, Rose et sa mère recueillent un agnelet perdu.

Dans la ferme des Chauranes vivent le père, Jérôme, sa fille, Madeleine, et sa bru, Julia. Le fils, Joseph, a été mobilisé, mais, avant de partir, il a interdit à Madeleine de fréquenter le jeune Olivier, qui vit aux Gardettes avec le papé et Delphine. Les bergers y font halte et l'un d'entre eux, Thomas, confie le bélier blessé à papé pour qu'il le soigne. Julia, quant à elle, se consacre aux activités du soir : elle donne à manger aux bêtes, s'enivrant des odeurs du foin et des chevaux. Elle fait ensuite sa toilette, puis se couche dans le lit conjugal, où l'absence de Joseph se fait sentir.

Au front, Joseph veille sur deux blessés : Jules, touché à la cuisse, et un artilleur, dans l'attente d'une voiture qui doit venir les chercher. S'étant endormi en allant chercher de l'eau, il se réveille brusquement, paniqué à l'idée d'être abandonné, et rejoint Jules. L'artilleur meurt à l'aube. Empli de pitié face à la blessure de Jules, Joseph le serre contre lui et le berce de paroles rassurantes. L'homme agonise dans ses bras.

Au village, bravant l'interdiction de son frère, Madeleine donne rendez-vous à Olivier. Alors que la jeune femme s'apprête à le rejoindre en cachette, une lettre de Joseph arrive.

LE DÉPART D'OLIVIER

L'homme de la mairie, Albéric, annonce le décès d'Arthur, le mari de Félicie, mort au combat. Le soir, la « veillée à corps absent » (p. 80) réunit les gens du plateau autour d'une table vide. En larmes, Madeleine croise le regard d'Olivier, en uniforme : il part au front le soir même. Le jeune homme prend congé de l'assemblée pour se rendre à la gare, accompagné par le papé.

Lorsqu'il arrive au front, Olivier rencontre Regotaz, un amoureux des arbres un peu fou, qui le guide jusqu'à son régiment. Il retrouve également Joseph. Ensemble, ils subissent toute l'horreur de la guerre : alors qu'il est en reconnaissance, Joseph est pris sous une pluie d'obus. Plus tard, sa compagnie essuie des tirs. Blessé au bras, il se rend au poste de la Croix-Rouge. Débordés par l'afflux de blessés, les médecins pataugent dans le sang et poussent les hommes encore valides, dont Joseph, à traverser le feu et la mitraille pour rejoindre l'hôpital. L'attaque à laquelle participe Olivier tourne court, et il

se voit forcé de s'abriter dans un trou avec le caporal, bientôt broyé par une bombe. Lorsque les tirs prennent fin, il trouve le cadavre de Regotaz, sans visage.

Au village, les vieux du plateau se réunissent au Cercle des travailleurs. Face à leur éloge naïf des forces françaises et de leur matériel, Burle blâme leur vie tranquille, quand leurs enfants sont au front, et accuse la guerre de « gâcher la vie » (p. 112).

Depuis trois semaines, à la ferme, on est sans nouvelles de Joseph. Alors que Julia est en train de faucher le blé, la carriole du boucher Gustave s'arrête près d'elle : ils conviennent de tuer la truie malade. Parvenant à dominer l'animal furieux, Gustave impressionne la jeune femme, qui s'amuse à lutter avec lui dans la paille, avant de se relever, honteuse. Pendant ce temps, Madeleine se rend aux Gardettes, où l'odeur du pain et la tendresse de Delphine, la mère d'Olivier, lui rappellent le jeune homme. Elle subtilise une ceinture rouge lui appartenant.

LA PERMISSION

Olivier est un des seuls survivants de son régiment, avec le capitaine Viron et La Poule. Ils se reposent dans une maison, dont la propriétaire leur cuisine une omelette. La sixième compagnie campe ensuite dans les bois, dans l'attente de renforts qui arrivent bientôt.

En permission, Olivier revient aux Gardettes, où il renait à la vie : aussitôt devenu l'amant de Madeleine, il se nourrit de son corps et de son amour. De son côté, Julia se tue à la tâche. Venant d'apprendre que Joseph a été amputé du bras droit, elle se réfugie dans l'étable auprès de Bijou, le vieux cheval, et se remémore leurs années de bonheur.

Après avoir vendangé tout le jour, elle rencontre Toine, un déserteur recherché par les gendarmes. Ne résistant plus à son désir, elle trompe Joseph avec lui. Chez Félicie, à présent veuve de guerre, un prisonnier aide aux vendanges et à la ferme.

De retour au front, Olivier voit la routine s'installer dans le calme relatif de la tranchée, entre les jeux, les repas et les visites de l'agent de liaison. Olivier reçoit une lettre de Madeleine, remplie de mots tendres. Hanté par les morts de son unité, qui viennent le visiter la nuit, il croit voir Regotaz qui lui donne une pomme de pin pour lui rappeler la forêt puis s'évanouit dans l'ombre. Peu après, La Poule et Olivier surprennent le capitaine en train de parler tout seul. Le soldat Jolivet, de son côté, fait un prisonnier.

LA LETTRE

Lorsqu'elle comprend que Madeleine attend un enfant d'Olivier, Julia la convainc de le « faire passer » : la nuit, elle la force à avaler une tisane écoeurante pour qu'elle perde

l'enfant. Mais l'avortement est un échec, et Madeleine décide finalement de garder l'enfant pour garder vivant Olivier, par amour.

Casimir, qui a perdu une jambe à la guerre, apporte des nouvelles de Joseph, qui a dû être hospitalisé. Celui-ci fait son retour à la ferme, amputé du bras droit. Une nuit, Toine frappe au carreau de Julia, alors que Joseph dort à son côté. Refusant de le rejoindre, elle se recouche, disposant son sein sous la main de son mari.

Un convoi de soldats exténués se dirige vers le mont Kemmel, où ont lieu les combats. Parmi eux, Olivier, soutenu par La Poule, arrive à peine à respirer : il a reçu de Julia une « mauvaise lettre » lui annonçant la grossesse de Madeleine. Tandis que la bataille fait rage, les hommes sont perdus dans la fumée au milieu des balles, dans un chaos à la fin duquel seuls demeurent Olivier et La Poule. Devant une nouvelle attaque des Allemands, ils prennent la fuite. Dans leur retraite, Olivier se bat avec une truie pour l'empêcher de dévorer le cadavre d'un enfant.

De retour aux Gardettes, Olivier confie à Julia qu'il s'est mutilé lui-même la main après avoir reçu sa lettre, pour pouvoir rentrer. Madeleine finit par mettre au monde deux enfants : une fille, qui naît les jambes inertes, et un garçon, en bonne santé. Entretemps, Thomas, le berger, vient récupérer son bélier. Il en profite pour donner les « présents du berger » aux nouveau-nés, qui annoncent « l'espérance ».

➤ HUMANITÉ ET ANIMALITÉ

Dans le roman, les correspondances et les analogies entre le monde animal et le monde des hommes sont nombreuses. Le titre de l'œuvre prête volontairement à confusion : renvoie-t-il au **troupeau de moutons dont la marche infernale** ouvre le roman ou, par métaphore, aux **régiments et aux convois de soldats** ?

Par exemple :

- l'épisode initial du troupeau conduit par Thomas réfléchit l'épisode du convoi d'hommes dans le chapitre justement intitulé « Le grand troupeau », ce qui témoigne du glissement analogique.

- Les moutons et les hommes sont gagnés par la même fatigue, pris dans une marche forcée qui conduit les plus faibles à la mort.

- D'ailleurs, **la métaphore du troupeau** est filée dans tout le texte : « des empreintes d'homme comme [celles] d'un troupeau » (p. 43) ; « des hommes [sont] embrigadés comme des moutons » (p. 44) ; « les yeux des hommes [sont] des pierres luisantes comme quand on découvre la lanterne devant toute l'assemblée des moutons » (p. 111).

- On trouve également d'autres correspondances entre l'homme et l'animal. Le **cadavre du cordonnier « couvert de mouches » est le miroir du lapin dépecé autour duquel tourne « une grosse mouche »** (p. 65). De même, le renard a laissé sa patte dans le piège afin de pouvoir s'échapper, comme Olivier a sacrifié trois doigts pour pouvoir rentrer chez lui. Papé vante le courage de l'animal, mais, à travers lui, Giono vante en

fait le courage d'Olivier. Enfin, à la fin, le **nouveau-né est comparé à un petit agneau**, le même qu'a recueilli Rose au début du roman.

- **D'un côté**, ces analogies sont négatives : l'homme est réduit à de la chair inerte, à un corps, à de la viande ; il perd sa liberté et son individualité (le troupeau). **De l'autre**, elles sont positives, dans la mesure où elles établissent une adéquation de nature entre l'homme et l'animal, liés par une même douleur et par des valeurs somme toute communes.

➤ UN RÉQUISITOIRE CONTRE LA GUERRE

Jean Giono est l'auteur dans les années trente de divers écrits pacifiques, parmi lesquels ***Refus d'obéissance*** en 1937 et *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* en 1938. *Le Grand Troupeau* s'inscrit dans cette veine pacifiste, mais du côté de la fiction, recréant après quinze ans et à partir des souvenirs de l'auteur la Première Guerre mondiale dans toute sa dimension destructrice. L'ombre d'un second conflit mondial se profile, et dans ce contexte, le roman a une portée politique et idéologique certaine.

Giono dépeint la guerre sous différents aspects :

- la guerre est horrible et traumatisante. Les visions cauchemardesques s'accumulent jusqu'à la nausée, et les descriptions des champs de bataille et des cadavres sont très réalistes, s'attardant de façon quasi microscopique sur des détails particulièrement macabres (par exemple, le festin des corbeaux sur les cadavres : « Pour les yeux, ils les sortaient à petits coups de griffe, et ils léchaient le trou des paupières, puis ils mordaient dans l'oeil, comme dans un petit oeuf... », p. 116). La guerre est présentée comme une boucherie gratuite qui déshumanise les hommes, désormais réduits à des morceaux de viande (« À l'abattoir ! », p. 242) ;
- la guerre est terriblement destructrice. Elle n'attente pas seulement à la vie humaine, mais à la vie en général et sous toutes ses formes (les chevaux aussi sont réquisitionnés et tués par les obus ; la terre devient un « désert », p. 102 ; le cœur de Regotaz est déchiré par le massacre des arbres) ;
- la guerre est « contrenature » (p. 75 et p. 210). Elle perturbe l'ordre naturel des choses, les repères établis, les principes fondamentaux (en témoigne Madeleine, faite pour donner l'amour et la vie, mais contrainte à l'avortement) ;
- la guerre ne finit pas. Elle est inscrite dans le corps de Joseph et d'Olivier, elle hante la société et altère jusqu'aux générations suivantes (le nouveau-né aux jambes sans vie en est le symbole) ;
- enfin, « la guerre est inutile », comme l'affirme l'auteur dans la ***Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix***.

En effet, la représentation de la guerre dans *Le Grand Troupeau* ne s'occupe pas de configurations géopolitiques, de chronologie historique ni de logique militaire ; l'ennemi

n'est presque jamais nommé ni identifié en tant que tel (il est « les autres », les semblables, pareillement « troupeau », p. 234) ; l'évènement est sans finalité, décrit presque indépendamment de son contexte. Le drame physique et psychologique prime sur la portée historique ou militaire.

- Plus que la représentation de la guerre, le roman incarne la lutte contre le mal inhérent à la guerre et contre les valeurs guerrières. Les combattants ne sont pas glorifiés, les valeurs patriotiques et les actions héroïques sont absentes. Le courage n'est pas de nature guerrière ou patriotique dans *Le Grand Troupeau*, mais dans le refus de la violence, dans la défense de la vie. Les personnages sont beaux dans la pitié qu'ils éprouvent (Joseph adoucissant l'agonie de Jules), dans la fraternité (Olivier et La Poule s'épaulant mutuellement), dans leur révolte contre l'absurdité du conflit (Jolivet se montre prêt à défendre son prisonnier inconnu face au capitaine, Olivier qui s'automutile) ou dans leur amour de la vie (Regotaz qui meurt tendu vers l'unique brin d'herbe encore présent sur le champ de bataille

➤ UN HYMNE À LA VIE

L'alternance des récits, des lieux et des registres permet de confronter un univers de douleur et de mort à un univers de vie et de bonheur. Comme dans les œuvres antérieures de Giono :

- le roman érige le mode de vie rural, fondé sur le travail de la terre et l'harmonie avec la nature, comme modèle du bonheur humain.
- Le roman est un hymne à la nature (les amandiers en fleurs du plateau de Valensole),
- un hymne à l'amour (le jeune amour tendre et passionné de Madeleine et Olivier)
- un hymne à la vie sous toutes ses formes (lorsqu'Olivier est en permission : « Vite le vent, vite le soleil, vite cette grande masse de feuillage qui luit [...] Vite ce gout de thym [...] Vite ce grand ciel pur [...] Vite la vie ! », p. 172). La naissance finale de l'enfant contribue à estomper l'horreur et à présager l'espérance, révélant le profond humanisme de Jean Giono à cette époque.